

DU MÊME AUTEUR

ALAIN BERTRAND

ROMANS & RÉCITS

- Lazare ou La Lumière du jour.* Le temps qu'il fait, 1998.
Massacre en Ardennes. Avec Franz Bartelt. Quorum, 1999.
Réédition « Espace Nord », Labor, 2006.
La Part des anges. Le Castor astral, 2000.
Le Bar des hirondelles. Labor, 2003.
La Lumière des polders. Arléa, 2003.
Rééd. avec des dessins de P. Corbeel. B. Gilson, 2009.
Monsieur Blanche. Le Castor astral, 2004.
En province. Le Castor astral, 2005.
On progresse. Le dilettante, 2007.
En Ardenne. Photographies de J.-P. Ruelle. B. Gilson, 2008.

ESSAIS

- Georges Simenon.* La Manufacture, 1988.
Réédition CEFAL, 1994.
Maigret. Labor, 1994.
Jean-Claude Pirotte. Labor, 1995.

Je ne suis pas un cadeau



finitude
2010

EN GUISE D'AVANT-PROPOS

La vie ne fait pas de cadeaux; en revanche, l'homme peut en faire. C'est sa suprématie sur les choses, avec l'ivrognerie, le sourire en coin et la position du missionnaire.

Il semble qu'il y ait trois sortes de cadeaux.

Les premiers vont à ceux qu'on aime comme on devrait aimer un ami, une maman, une autre femme. Ils leur sont une offrande de ce que l'on est; du moins, de l'image que l'on entend donner de sa générosité. À la gorgée de sang, on préférera le bouquet de tulipes ou la bague de fiançailles. En

Finitude a bénéficié en 2010 d'un soutien du Conseil Régional d'Aquitaine pour son programme éditorial.

© Finitude 14, cours Marc-Nouaux à Bordeaux, 2010

l'occurrence, le symbole exalte la matière et le cadeau élu par le cœur, parmi tant d'autres possibles, suscite des bruissements de lèvres et de regards; chez les plus exaltés, des étreintes à ne plus en finir mêlées de hoquets de gratitude.

Chacun éprouve du bonheur, même s'il s'agit de célébrer la Saint-Valentin ou les noces d'or de ses voisins de palier.

Le *cadeau de bienveillance* est ce presque rien qui relie les hommes et les tient dans la chaleur du sourire et de l'attachement.

Ensuite, il y a le cadeau à ceux qui ne nous sont rien, mais que la comédie de vivre en société oblige d'honorer. Il s'agit d'un sésame au goût de dîner mondain ou de montée sur estrade, pour une remise de diplôme ou une mise à la retraite anticipée. Le cadeau, alors, n'est guère plus qu'une marchandise tirée d'un rayon d'après son coût pour l'économie du ménage ou de l'entreprise. Une affaire de politesse et d'usages en vigueur dans la tribu: à une dame, on offrira une boîte de chocolats, mais pas un serpent à sonnette; lequel charmera le directeur de zoo ou le joueur de flûte à

bec. Il serait tout à fait vain de tendre un string de bain à un Esquimau ou une paire de skis à un Papou.

Le *cadeau de courtoisie* est un échange de bons procédés qui lubrifie le commerce et renvoient l'ascenseur.

Enfin, il se trouve une délectation piquante à faire un présent à son ennemi.

Non en vertu d'un quelconque et misérable repentir ou de la nécessité de fléchir le jarret. Bien au contraire, la froideur, en ce cas, est de rigueur tant pour le choix du vitriol que pour les vertus du flacon.

Recul et esprit supposent de la hauteur, de l'imagination, de l'envolée, afin de nuire sans scrupule, avec une légèreté de tireur d'élite — le but n'étant pas de se venger, ce qui serait contraire à la morale, mais de se purger l'âme, ce qui est recommandé par les médecins, les psychanalystes et les sages retirés au désert.

Faire un *cadeau empoisonné* exige un aplomb et une absence de troubles toute philosophique — autant dire, une vacance de haine et de rancœur presque inhumaine.

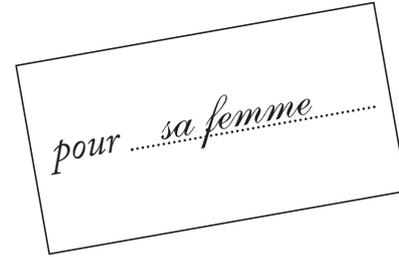
Il concède à l'ennemi la vanité de se croire ou pardonné ou vainqueur.

Mais c'est une bombe qui lui saute au visage après qu'il a remué la corbeille de roses. Ou alors un clown à ressort, dont le rire hantera ses nuits hélicoïdales, ainsi que les conversations grinçantes de chacun des spectateurs, hommes, femmes et enfants, de ces jeux du cirque.

L'existence comporte des joies sans limites.

Nul bonheur plus exquis que de savoir son ennemi *décomposé*.

C'est le gage de sa loyauté, plus sûre que l'amitié, et certainement que l'amour.



Si l'homme ne sait pas trop, il offrira des fleurs; s'il connaît ses classiques, ce seront des roses; s'il aime son épouse, des hellébores. Car les hellébores traversent l'hiver et les grands froids cependant que les roses ne durent que l'espace d'un matin. Il arrive que les roses se fanent, le temps d'entrebâiller, puis de claquer la porte de l'appartement sur le père de ses enfants. Dans ce cas, le bouquet reste coincé comme une métaphore entre le chambranle et le battant; et l'homme, en descendant

l'escalier, de méditer sur le naufrage de l'amour.

On prétend que les fleurs sont un langage; en vérité, leur rôle consiste à devancer les mots. Pour le fleuriste, il n'est pas de client plus idéal que le bègue ou le poltron. La fleur peut sauver du ridicule ou inverser le mensonge. Certains bouquets résumant une phrase solennelle et parfumée: je t'aime / je te quitte.

D'autres ornent des alexandrins de freesias, de tulipes ou de lys.

Enfin, il est des fleurs qui composent un tableau de petit-maître flamand. Au milieu, délicatement de biais, la fenêtre embrasant son beau profil, la femme très aimée. Par son bouquet, l'homme tend un miroir à son âme. Son visage en acquiert la soie du pétale; son sourire devient une corolle qui murmure dans le vent; son regard a le frémissement souverain du pistil.

Tant de beauté!

Un instant, on peut la croire heureuse, aux côtés de son homme; elle l'est, à coup sûr, pourvu que le bouquet lui soit un signe, à l'instar du trèfle à quatre feuilles ou de l'aveu provisoirement définitif.

Car les moments où les fleurs passent dans les

mains féminines de l'hôtesse, autant que les éclats de voix et les échanges de baisers, la section du nœud mauve et le défroissement du papier mica, la sensualité et l'explosion des parfums, des harmonies, des coloris, tout cela roule des vagues aussi précieuses que le premier regard.

Mais voici le bouquet dressé dans son vase, et radieux comme une femme qui rentre de chez le coiffeur; mille fragrances l'accompagnent et la coupe se remplit de bulles de champagne. Dès que la bouteille roule au tapis, la songerie glisse le long des fleurs dressées au centre de la table du salon ou sur le guéridon près du piano, et une mer de sensations remue le cœur de madame: «C'est donc qu'il m'aime, puisqu'il a choisi les fleurs de notre premier rendez-vous.»

D'âge en âge, monsieur a choisi des tulipes, et puis du muguet, et des violettes, et des pissenlits ou des marguerites lorsque son épouse et lui cheminaient dans la nature.

Un jour, à l'hôpital, il lui a dit qu'au mur de la salle d'examen où un médecin lui explorait le tube digestif, il y avait les *Coquelicots*. Cette œuvre de Monet lui était une fenêtre sur la vie simple et

heureuse, malgré l'intromission de la tuyauterie dans la nuit des entrailles ; la palette des rouges lui rendait les lumières du printemps si bleu, si calme, avant le retour dans sa chambre, où la dame à l'ombrelle attendait son réveil.

Au bout du verre d'eau minérale, une main, au bout des tavelures, la nudité d'un regard cerné de rides.

Peu à peu, l'éclat revenait à monsieur, et le sourire malicieux, moqueur en toute chose, répétait que ce ne serait pas encore pour cette fois que son épouse lui poserait un coussin sur la poitrine, ainsi qu'une gerbe barrée, non de la flèche de Cupidon, mais d'un hommage à la vie conjugale.

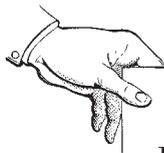
La dame se récrie, presque fâchée, bouleversée par l'image des mots brodés d'or à demi noyés dans un océan de pétales, au cimetière.

Le vieil homme rit comme un enfant, tout en serrant les deux mains de sa femme entre les siennes, et il lui promet, pour son anniversaire, des « Roses de Noël », une variété d'hellébores surmontées de jolies fleurs blanches lavées d'un rose de coucher de soleil.

« Vois-tu, lui murmure-t-il, tant que l'homme

offre des fleurs à la femme, c'est qu'il est vivant, et fier de la vie ; mais quand une femme en achète pour son homme, c'est qu'il est six pieds sous terre, avec une dalle et un pot de chrysanthèmes sur le nombril. »

pour ...sa maîtresse.....



UNE BOÎTE DE CHOCOLATS

QUELLE incongruité: confondre «chocolats» et «pralines»! Les «chocolats» sont subtils et carrés ou rectangulaires, mélanges de cacao aux saveurs puissamment raffinées; les «pralines» sont dodues, emplies de crème à l'alcool ou au beurre mou.

Pour le reste, tous les hommes sont égaux, sauf devant le chocolat. Car la femme aime le chocolat au même titre que les fleurs ou les pendentifs. Il convient toutefois de préciser de quelle nature est son goût. La grosse praline tiède et proche de la

UNE BOÎTE DE CHOCOLATS

date de péremption fuit le palais de la maîtresse, mais s'enfourne dans la belle-mère. Quant à la bouchée au cognac, on la présentera plutôt au beau-père qu'à sa femme. Quoiqu'il existe des marâtres qui gonflent simultanément à la fève de cacao et au Grand Marnier, preuve qu'elles ont bien des souvenirs à effacer, outre leur conjoint qui sent la pipe et le whisky.

Plus la boîte imite un coffret à bijoux, plus le chocolat contient de matières grasses. Or, pour combattre la dépression et gagner la révolution sexuelle, le chocolat doit réjouir les papilles sans charger les fesses.

Mais faut-il, pour chacun, et surtout pour chacune, émettre le vœu d'une vie aphrodisiaque? On présentera à son amant une boîte au gingembre tandis que sa rivale se verra offrir un ballotin de grosses pralines blanches¹.

Il faut avoir la langue bien tirée pour mesurer les dangers de la praline blanche: sous la pellicule croquante se cache une ganache particulièrement propice à la dépression romantique.

1. *Pralines*: traduction belge du français *chocolats* (note de l'éditeur, pour éclaircir ou peut-être embrouiller les choses).

Tandis que l'esprit de l'épouse s'inquiète de l'heure qui tourne, sa main pioche dans la réserve de chocolats et triche en comblant les vides gourmands par des jeux d'étages à l'intérieur de la boîte, et des mouvements de pièces qui font penser aux dames.

De son côté, le mari assortit les chocolats noirs aux arômes floraux de sa maîtresse, avant de déguster son ventre à base de lait parfumé à la cannelle de Ceylan. Reprenant son souffle, le voilà au creux du nombril à goûter une infusion de pistils de safran. Après une remontée sur le flanc, les effluves de mangue et de spéculoos entrouvrent une aisselle parsemée de girofle et de cardamome. Puis un baiser roule sur la nuque à la vanille de Papouasie, lequel glisse le long de chaque vertèbre parfumée aux baies roses du Maroc. Ce déplacement découvre le creux des reins enveloppé d'un chocolat noir à base de fèves de Java. L'équateur se situe le long de la courbe, alliance de sel de Guérande et de poivre long en provenance d'Inde, parfois de praliné noisette infusé d'un mélange de fruits de la passion.

Et la crise de foie ?

Dans le cas de l'épouse pralinée comme dans celui du mari chocolaté, le risque croît avec l'excès des bonnes choses. Trop de satisfaction nuit au plaisir, lequel gorge la vésicule et allonge la croupe. Dans cette affaire, c'est la maîtresse qui tient le rôle de la fève. De boîte en coffret, elle rêve aux villes à boutiques — Brussels, London, New York, Paris, Tokyo — qui sont aussi celles de sa double vie.

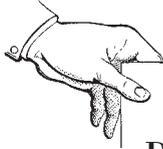
Le bruit sec de la plaquette qui casse lui rappelle la lagune, en face de San Marco, à la Toussaint. La confiserie fourrée de pâte d'amandes évoque la place Vendôme, à Paris, au Carnaval. Pour finir, elle prend du ventre, comme tout le monde, et va se coucher sur le divan du psychanalyste — si elle n'a pas retrouvé d'amant — ou sur la table d'un masseur — s'il lui reste l'espoir d'en décrocher un.

Dans tous les cas, le chocolat laisse un goût amer.

Alors, le conseil ?

Homme ou femme, croquez le bâton en cachette et sélectionnez la marque de votre enfance — Dessert 58.

pour son grand-père



LE JEAN DE JANE BIRKIN

LE jean moule le derrière comme une louche à fromage blanc. On l'imagine ferme à l'époque des chercheurs d'or, tendre et moelleux à Woodstock, coulant depuis l'invention du Mc Do. Le fond de culotte a suivi les courbes de l'affinage : d'abord flottant et pratique, il opéra un touché-collé des parties sensibles jusqu'à déshabiller l'homme et la femme sans qu'il soit besoin d'ôter son pantalon. La sensualité qui s'en dégagait causait des émois cutanés, des accrochages en ville, des

rapprochements inévitablement scabreux, des plongées dans les salles obscures.

James Dean et Marlon Brando musclaient les affiches de cinéma, tandis que Marilyn Monroe flottait dedans comme dans une piscine bleu de Gênes.

Vint le temps où, au lieu de le voir sur écran, on enfila le jean comme une preuve qu'on avait grandi. Le poil moustachait, le blouson noircissait, les boutons évitaient de spéculer plus avant que la braguette. Le monde avait des rondeurs de fesse en goutte d'eau, et il n'était pas un mètre derrière une femme qui ne modifiât le galbe du trottoir. On en revenait à la toile de tente, au fromage de chèvre, et on s'affalait sans craindre de se mouiller ailleurs qu'à la bouche des filles.

Pour le reste, ça causait le matin, l'après-midi, et même au dessert.

Et après? Le moulage figeait si bien la matière qu'arracher le jean, c'était comme enlever la croûte d'un camembert. Si bien qu'on dormait dedans, fuselés et rivetés, jusqu'à la mue d'été: le jean devint une seconde peau, à l'image du ciel.

Cette évolution, que n'aurait pas reniée un

paléontologue, dota l'espèce humaine de pattes d'éléphant. Il fut question, brièvement, de changer le monde. Le passage du pantalon étréci au pantalon flottant ouvrait la voie à la chute de reins et de jean. Que faire quand le pantalon tombe tout seul? Remonter les bretelles rappelait les misères de la grande crise de 29; dès lors, on conçut de baisser sa culotte le plus souvent possible et de ne la remonter qu'en cas de coup dur, soit pour lancer quelque slogan, quelque pavé, quelque rockeur.

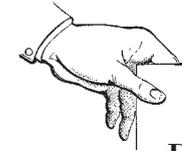
On voyagea pour découvrir des fromages népalais. On improvisa des paradis artificiels à Katmandou. À Amsterdam, on dissimulait les plaisirs fumigènes dans les roues de gouda.

C'était le temps des seins menus et des douceurs sur canapé.

La fermeture ouverte depuis l'éclair du nombril, le tee-shirt blanc, Jane Birkin improvisait des cambrures à l'anglaise. Il s'en suivit une mode pour la chanson lascive et l'ostéopathie.

On rêvait de faire l'amour avec son corps à elle.

On le faisait, mais uniquement avec le sien.



UNE BOÎTE DE PINCEAUX

LE pinceau court, s'envole et retombe hors de la feuille. L'enfant fait zut, un doigt posé sur ses lèvres qui se colorent de vert pomme. A-t-elle vu, la maîtresse, que l'avion jaune pendu au nuage bleu tirait un œuf de Pâques? Le gosse trempe le pinceau dans l'eau qui étale la bavure: ce n'est plus un œuf, mais une chaloupe. Et que fait-elle dans le ciel? Une course entre un hydravion de l'Aéropostale et une barque du *Titanic* dégelée par le réchauffement de la planète.